

L'encadrement d'une stagiaire ou La réflexion d'un professeur La réflexion d'un professeur

Michel Durand

Professeur de philosophie
Cégep André-Laurendeau

Accueillir une stagiaire dans mes cours a été une expérience enrichissante à maints égards : elle m'a permis, entre autres, de juger de la pertinence de mes méthodes d'enseignement et de rajeunir mon rapport aux étudiants. Mais, plus encore, l'encadrement d'une stagiaire m'aura permis une réflexion générale sur le travail d'enseignant.

Qu'est-ce qu'un professeur au collégial ? Qui peut enseigner ? Est-ce si facile, comme le veut la rumeur populaire, comme le pensent certains élèves et peut-être même certains stagiaires, de se retrouver devant une classe, à enseigner durant quinze semaines ? Gros salaires, longues vacances, quinze heures par semaine ? Être professeur, c'est être un fonctionnaire ? Un guide ? Une personne-ressource ? Faut-il avoir la vocation ? Des qualités et des habiletés spécifiques ? Être spectaculaire ? Drôle ? Iconoclaste ?

Les réponses, nombreuses, sont loin de faire consensus.

Après dix ans dans un cégep, l'expérience a installé ses habitudes et l'assurance peut avoir remplacé le questionnement. À cet égard, travailler avec une stagiaire a constitué le plus fidèle des miroirs devant lequel j'ai pu, sans autre juge, être placé.

I- LE TRAVAIL DE PRÉPARATION

Dès l'instant où j'ai été sollicité pour encadrer une stagiaire, j'ai eu à combattre un préjugé – encore un ! – concernant la tâche d'un professeur. J'ai entendu des remarques du type : Gras dur ! Un cours de moins ? Deux ? Tu as trouvé quelqu'un pour faire ta correction ! Ta session va être relax ! J'ai pensé qu'il ne s'agissait là que de taquineries sans fondement. Je savais très bien qu'un certain travail supplémentaire m'attendait, mais que celui-ci, somme toute, n'exigerait que quelques heures de plus et s'intégrerait très bien à mes préparations de cours normalement effectuées durant une session.

Paradoxalement, ce sont les enseignants ou ceux et celles qui œuvrent dans le milieu de l'éducation qui m'ont parlé des stagiaires-qui-donnent-des-vacances-aux-professeurs. Le gros bon sens des gens de l'extérieur du système est plus près de la réalité. C'est un travail exigeant, accaparant, dont l'étendue n'est malheureusement perçue que par quelques idolâtres de la profession, quelques marginaux et par certains « travailleurs de l'éducation ».

Avant d'accepter d'encadrer une stagiaire, j'ai eu à me poser des questions : Quelle serait la marge d'autonomie (le contenu théorique du cours et de son organisation) de la stagiaire ? Mais d'abord : Devais-je remettre mon plan de cours en question à cause de cette présence de la stagiaire ? Devait-il subir quelques modifications ou être suffisamment souple pour s'adapter aux situations imprévues ? Devait-il être préparé en collaboration avec la stagiaire ? Étais-je l'employeur ? La personne-ressource ? Le professeur de cette apprentie ?

Cette clarification de statut m'apparaît essentielle. La stagiaire saura alors quel genre de relations s'établiront tout au long de la session entre elle et moi et, à son tour, elle choisira d'être employée, élève, assistante ou esclave. Cette dernière option étant pour ceux et celles qui s'offrent une stagiaire-qui-donne-des-vacances.

Le contrat

Les premières rencontres officielles avec la stagiaire ont porté principalement sur le plan de cours et son contenu.

Ces discussions ont débordé sur la justification de mes choix de matière pour tel ou tel cours, de l'échéancier général, de la quantité de travail exigée des étudiants. Quelle que soit la matière enseignée, je crois que nous choisissons toujours un contenu de cours qui reflète nos choix pédagogiques. Devoir expliquer, justifier tout cela n'est pas une nécessité ; mais c'est un exercice très intéressant.

Ce sont ces premières discussions qui m'ont fait voir l'intérêt de travailler en collaboration avec une stagiaire et de mesurer mon propre degré de motivation, mon intérêt à accomplir une telle tâche. C'est encore à ce moment que les modalités du travail d'encadrement ont été définies de la façon la plus précise possible.

Je devais d'abord m'assurer de la disponibilité de la stagiaire en lui faisant connaître les exigences de la tâche. J'ai donc procédé à un examen détaillé de ma façon d'enseigner, de travailler. Il m'a fallu quantifier chaque acte relatif à mon enseignement pour que la stagiaire puisse synchroniser son travail de « professeur »

avec ses autres activités. Il était clair qu'en aucun temps il ne pouvait s'agir d'un travail de quinze heures par semaine (pour cinq groupes). On n'entre pas en classe les deux mains dans les poches pour discuter avec des élèves d'un problème quelconque. Si cette idée animait la stagiaire, comme elle alimente les préjugés populaires, la première préparation a eu pour effet de la ramener violemment sur terre ou en classe, devrais-je dire. Un cours, ça se prépare...

II- LE COURS MAGISTRAL

La stagiaire ayant choisi un cours théorique comme moment de sa première intervention en classe, le travail de préparation prenait alors une dimension particulière. Le cadre général et les objectifs déjà identifiés au plan de cours étaient les seules contraintes qu'elle devait respecter. En aucun temps, je n'intervins dans le choix théorique ou l'orientation idéologique à donner au cours. Dans la mesure où elle respectait le cadre général, je n'allais intervenir que dans la structure et la logique du cours, et sur les recettes, les trucs pour réussir un exposé magistral.

Que dire à quelqu'un qui n'a jamais donné un cours ? D'abord, que ce n'est pas, ça ne doit pas être une conférence de trois heures. Il faut minuter : prévoir des questions, des commentaires, une pause. La capacité de concentration des élèves étant limitée, il faut prévoir le rythme et la densité de l'organisation de l'information. Il faut des exemples concrets, des liens clairs et simples entre les éléments du cours : s'il faut répéter, revenir sur les notions complexes. Le vocabulaire doit être l'objet d'une attention particulière ; toujours s'assurer que tel mot est connu, sinon le définir.

Idéalement, il faut partir des connaissances des élèves (concret) pour aller vers des choses plus complexes (abstrait) ; être capable de faire des synthèses d'informations disparates, voire même contradictoires ; être prêt à partager l'initiative dans la diffusion du savoir : l'élève se sent alors moins imposé une matière, moins contraint d'apprendre. Il faut aussi insister sur des éléments qui, avec le temps, sont devenus routine, évidences. Prévoir, par exemple, des questions durant l'exposé afin de rendre le cours plus vivant ; encourager la participation dans le groupe, ce qui permet une rétroaction

immédiate, une certaine évaluation instantanée de la matière.

Il y a aussi la « nécessité » de la discipline qu'il faut soulever avec la stagiaire. Notre degré de tolérance étant différent, les questions superflues des élèves qui veulent attirer l'attention du professeur, les retardataires, les farceurs ou les « walkman » peuvent être des surprises désagréables pour les stagiaires non averties. Enfin, il faut être attentif aux comportements non verbaux (posture, regards, mouvements collectifs, mimiques) de la classe ; regarder toute la classe et non une partie de celle-ci et encore moins un seul individu ; utiliser le tableau ; faire attention à son timbre de voix et à ses tics linguistiques ; inviter les élèves à prendre des notes, sinon c'est la panique s'ils sont incapables de suivre et, si possible, faire quelques digressions ou plaisanteries. Un professeur, ça fait tout cela... et bien d'autres choses encore.

Notre entente prévoyait que la stagiaire donnerait son cours dans les cinq groupes. La réalité de l'enseignement, c'est aussi cela. Le premier cours, c'est l'expérimentation ; le second, les mises au point ; le troisième, la fin de la période de rodage et le contrôle de la matière. Au quatrième, on sent qu'on se répète, on a le sentiment du déjà dit, du déjà vu ; le cinquième cours est celui qui nous fait nous demander si les vingt minutes de moins que nous prend le cours est dû à la classe qui comprend mieux, à la maîtrise parfaite de la matière qui nous fait aller à l'essentiel, à l'horaire de 15h à 18h ou si, tout simplement, on est devenu complètement gaga.

L'observation de la stagiaire en classe, durant la première semaine, a mis en évidence d'autres aspects de l'enseignement auxquels on ne pense plus guère après dix ou quinze ans de métier. Ainsi, par exemple, que faire avec un tableau ? Écrire sans parler ? Parler en écrivant ? Parler puis écrire ? Chacun sa méthode. Il faut cependant savoir et prévoir que les étudiants risquent de ne prendre en note que ce qui est écrit au tableau. Il doit donc y avoir des indications précises à cet effet si l'on veut que les étudiants en prennent davantage.

Que faire au moment où, et ce moment est inévitable, la panique fait qu'on ne voit plus rien durant quelques instants

lors de la première rencontre en classe ? Et si, en plus, on est tellement nerveux qu'on marche dix milles durant ce premier cours, cela s'ajoutant au fait qu'on a mal dormi, mal mangé et qu'on fait grincer sa craie au tableau sans s'en rendre compte ? Cela vous rappelle-t-il vos premiers cours ?

Que répondre à la question : est-ce qu'on doit prendre des notes ? Cette question, tout comme celles du genre : à quelle heure le cours finit ? Ça compte-tu ? et la pire : qu'est-ce qu'on fait après la pause ?, sont de nature à mesurer immédiatement la patience qu'exige ce travail d'enseignant.

Somme toute, ce premier contact aura permis de voir que certaines qualités de communicateur sont nécessaires pour ce genre de cours et qu'il faut être capable de soulever des passions, de stimuler l'intérêt, sinon, il faut utiliser une formule mieux adaptée à ses « capacités ».

III- L'ENCADREMENT DES ÉTUDIANTS

Mon plan de cours prévoyait une période de trois semaines où les étudiants faisaient un travail en deux volets : le premier était une recherche théorique ; l'autre, à partir de ces acquis, consistait à organiser une présentation originale pour un débat où cinq conceptions différentes (cinq équipes) s'affronteraient. Une rencontre obligatoire était prévue lors de la deuxième semaine du travail.

Le rôle de personne-ressource exige une certaine souplesse. Le rythme de travail des équipes et des individus peut varier énormément. Leurs habitudes et leur formation différentes peuvent aussi demander, de la part du professeur, des ajustements. Il faut s'assurer de la disponibilité des ressources, prévoir des interventions dans les équipes pour s'assurer du partage, de la collaboration et de la coordination du travail entre les membres, et surtout, accepter d'encourager les initiatives et la créativité même si elles nous semblent parfois inopportunes. L'apprentissage est un processus où les erreurs sont formatives. Et, de toute façon, les projets démesurés ne se réalisent que très rarement, les étudiants constatant, en cours de préparation, les difficultés et la non-pertinence de certaines démarches.

Les problèmes que l'on rencontre dans ce type de cours sont nombreux. Outre ceux qu'on a déjà mentionnés, ajoutons : les élèves parasites, c'est-à-dire ceux qui ne travaillent pas et qui se nourrissent du travail des autres ; les altruistes, ceux qui sont prêts à tout faire pour toutes sortes de raisons, allant du manque de confiance aux autres à la peur de la note, jusqu'à la mortification ; les gros parleurs petits faiseurs, ceux qui promettent des textes de cent pages et qui ont « épuisé » le sujet après deux pages et demie. Il faut ajouter enfin les deux problèmes qu'on rencontre le plus fréquemment chez les étudiants, les acquis insuffisants et le manque de motivation, qui mettent les talents de la stagiaire à dure épreuve. Face à tout cela, il ne suffit pas d'établir des lois, des règles, des critères d'évaluation objectifs permettant l'efficacité du travail ; il faut aussi être patient, souple, encourageant, disponible.

Face aux connaissances, à la formation et aux intérêts restreints des étudiants, il faut se transformer en « vendeur », en « motivateur », j'irais même jusqu'à dire, parfois, en « missionnaire » prêchant les vertus qui conduiront au DEC.

Les compétences méthodologiques étaient donc essentielles à ma stagiaire. Elle devait aussi être en mesure de juger adéquatement l'écart entre les individus et l'équipe, pour être juste lors de l'évaluation.

Manquer de souplesse, être avare d'encouragements, faire des demandes exigeantes et répétées qui ne sont pas comprises ou qui sont injustifiées, et c'est le travail de toute une équipe qui en souffrira, qui pourra être inefficace.

Le travail en équipe doit permettre aux plus forts d'aider les plus faibles : à chacun de s'engager et d'avancer à un rythme que les autres respecteront, compte tenu des habiletés, des connaissances diversifiées. Il ne s'agit pas de charité chrétienne, mais de formation, d'un processus d'apprentissage individualisé dans la mesure du possible, et non de sélection, d'élitisme.

Le nombre d'élèves est aussi un obstacle majeur dans ce type de travail. Ici, il ne s'agit plus de répéter cinq fois, comme dans le cours magistral, mais bien 25 fois. Certains gestes d'impatience sont évitables si l'on se rappelle que les

élèves du groupe du jeudi à 15h ne sont pas les mêmes que ceux du groupe du lundi et qu'ils ont droit au même « service ». Mais l'angélisme...

Ma stagiaire a donc dû composer avec cette autre facette de la réalité de l'enseignement. Si le salaire est intéressant, les vacances généreuses, les moments de frustration sont nombreux. L'effort fourni n'est pas toujours immédiatement rentable et la mesure de nos attentes ne colle pas toujours à la réalité des élèves que nous avons. Qui doit s'adapter ? L'élève au professeur ou le professeur aux élèves ? La réponse est indicative de l'orientation de notre enseignement.

IV- L'ANIMATION

Être professeur, c'est, très souvent, être « l'expert », celui qui fera partager aux autres ses connaissances. Il est donc un communicateur, nous l'avons vu plus tôt, quelqu'un qui sait rendre accessibles des théories, aviver la curiosité et ne pas s'imposer en spécialiste avec tout ce que cela comporte de hiérarchie, de domination.

À d'autres occasions, toutefois, il doit savoir laisser la place aux étudiants et remplir son deuxième « mandat » : être un animateur, un « entraîneur », celui qui dirige sans s'imposer, qui informe tout en questionnant, qui laisse l'initiative tout en contrôlant subtilement les directions, les orientations.

Il doit aussi intervenir pour ne pas laisser la non-pertinence prendre le dessus (discours hors sujet), pour « lutter » contre l'anonymat de certains ou la domination des autres. Il doit défendre l'égalité de droit des étudiants, tous et toutes devant avoir la possibilité de participer. Mais cette vision de l'animation n'est pas une panacée. On peut très bien, au contraire, jouer de la provocation ou choisir de ne jamais intervenir afin de ramener le débat sur une voie précise. L'obstination du professeur peut parfois faire échouer une dynamique d'apprentissage qui n'a pas besoin d'être sous le contrôle absolu du maître pour atteindre ses objectifs. D'autres fois, rien ne saurait la remplacer.

La tâche d'animer un débat où cinq équipes présentent des théories différentes et où l'enjeu est de prouver aux autres

que sa conception est la meilleure ne semblait pas, au départ, poser de difficultés particulières à la stagiaire. Mais la réalité est souvent bien différente.

Le danger réel que ces cours deviennent des exposés théoriques ne doit pas être méconnu. Les tentations sont nombreuses : telle intervention était théoriquement erronée ; un tel aurait dû répondre telle chose ; telle question aurait dû être posée... et, de fil en aiguille, cela devient un exposé de la personne qui devait animer.

Pour animer, il faut de la souplesse, il faut accepter de jouer un rôle secondaire, ne pas imposer ses idées, utiliser des ruses pour rendre dynamiques certaines interventions, avoir confiance en soi et connaître suffisamment la matière pour naviguer dans des eaux troubles. Il faut aussi faire confiance aux élèves même si ce qu'ils font n'est ni spectaculaire, ni tout à fait fidèle aux canons de la recherche et de la présentation. On peut apprendre de bien des façons.

En fait, cette étape du cours aura montré qu'il est préférable de ne pas utiliser une méthode avec laquelle on n'est pas à l'aise plutôt que de la travestir afin de répondre à une certaine mode, à une certaine norme. Elle aura permis de constater qu'il ne s'agit pas de s'asseoir et de demander : que pensez-vous de... ? Par exemple, la discussion s'étant poursuivie une deuxième semaine dans l'un des groupes, la stagiaire s'est présentée seule en classe. Après trente minutes, le cours était terminé. Dans une classe, l'improvisation a bien mauvais goût si... elle n'est pas préparée.

CONCLUSION

Enseigner au collégial, ce n'est pas uniquement une question de spécialisation. Être détenteur d'un, deux, voire même de trois diplômes universitaires dans une discipline précise ne fait pas automatiquement de quelqu'un un professeur. Bien sûr, définir des objectifs, des approches théoriques, des concepts, circonscrire des problématiques ou élaborer des règles et mesures d'évaluation sont des « techniques » qu'un diplômé devra maîtriser, à un moment ou à un autre, s'il se retrouve dans l'enseignement. Mais plus importantes encore sont, à mon avis, ses qualités de communicateur et d'animateur. Or, quand une

personne s'engage dans un stage pour « voir » si l'enseignement lui convient, ce sont souvent les aspects « techniques » qui seront d'abord discutés et qui accapareront une partie importante du temps d'enseignement.

Ce travail d'encadrement m'a permis, dans une certaine mesure, de voir la clientèle collégiale sous un angle nouveau. La motivation, l'intérêt d'une classe ne sont jamais acquis et quand l'absence du professeur est vue comme un moment de fête, pire encore, comme l'instant privilégié pour se défouler sur la stagiaire – comme on le fait pour une suppléante au secondaire – on est en droit de se demander si l'autorité, la domination du professeur est aussi absurde que le prétendent un certain laxisme bon chic bon genre ou une idéologie libertaire anti... tout ce qui est institutionnalisé.

D'autre part, pour un professeur, l'occasion offerte par la présence d'une stagiaire de réviser ses pratiques, de réévaluer ses interventions, de reconsidérer les évidences d'une pratique devenue routinière est des plus stimulante. Je ne nie pas la richesse des discussions avec des collègues ni la pertinence du perfectionnement. Je réaffirme simplement un lieu commun en éducation : l'arrivée de plus jeunes permet un défi autrement rafraîchissant que le meilleur des recyclages universitaires. ■